

UNE PASSION INDIENNE

PAR GUSTAVE AIMARD ET J.-B. D'AURIAC

CHAPITRE PREMIER.

LA JEUNE FILLE BIJOU.

Une jeune fille aux yeux rians, aux joues ornées de fesses, était assise devant la porte respectable d'un couvent d'Ursulines situé près du fort Natchez. Le soleil baissait sur l'horizon ; elle aspirait avec délices le souffle de la brise qui se jouait dans ses cheveux et lui apportait de frais parfums.

La joyeuse enfant préférait cet air libre à l'atmosphère intérieure du monastère, toute propre et discrète qu'elle fût.

Rien de précieux ou de maniéré dans cette jeune fille : quoique fort occupée à un grave travail de broderie, elle ne pouvait contenir sa gaie pétulance ; chaque geste trahissait l'activité étourdie de toute sa personne, lorsqu'elle s'arrêtait pour examiner le progrès de son ouvrage, ou pour lancer un long regard au soleil couchant.

Elle se nommait Marguerite Cantarelle : l'histoire de ses dix-sept ans était courte.

C'était une des "jeunes filles bijoux" envoyées, avec toute une cargaison de richesses féminines, par le gouvernement français dans sa colonie de la Louisiane.

Le vaisseau chargé du frêt précieux était arrivé depuis trois mois ; toutes les passagères s'étaient promptement mariées ou placées : Marguerite seule, "la perle de l'assortiment," n'avait pris aucune position.

Son gracieux visage et ses gentilles manières lui avaient attiré les propositions de tous les célibataires voisins ; mais elle avait héroïquement refusé, préférant rester dans le paisible asile que lui avaient offert les Ursulines, en attendant qu'elle eût réalisé le but de son voyage transatlantique.

Lorsque, parmi "la jeunesse" de Paris, on sut que le gouvernement se proposait d'envoyer des compagnes aux hardis aventuriers d'outre-mer ; lorsqu'on entendit annoncer que dans ces heureuses contrées coulaient des ruisseaux de lait et de miel, et que les arbres y produisaient des fruits d'or et d'argent, nombreuses furent celles qui se proposèrent pour essayer cette fortune nouvelle. Hélas ! cette pauvre jeunesse y trouva une destinée bien différente du romanesque et brillant avenir qu'elle avait rêvé !

Marguerite Cantarelle avait été une des plus ardentés sollicitées pour s'enrôler parmi les émigrantes. Elle n'était point pauvre, cependant, comme tant d'autres ; sa malle était pleine de bons et beaux vêtements ; elle ne manquait ni de colifichets, ni d'argent. Son adresse aux travaux d'aiguille lui permettait de gagner largement sa vie dans la grande Cité.

Mais un désir secret lui faisait ardemment souhaiter d'accomplir ce voyage. Deux ans auparavant, son cousin Maurice Cantarelle, jeune homme bien élevé, mais pauvre, attiré par le récit de ces phénoménales fortunes qu'on pouvait réaliser au Nouveau-Monde, dans la province où le négociant princier Crozat avait risqué des capitaux immenses, était parti en qualité de secrétaire avec une colonie d'émigrants.

La veille du départ, Maurice avait dit à Marguerite son amour, son désir de préparer un heureux nid à leur jeune ménage, son intention de revenir un jour pour lui demander sa main.

La jeune fille sentit son cœur se briser à ce départ, car elle adorait Maurice avec toute l'ardeur de la *furia francese*. Mais, dans cette âme jeune et souriante d'espoir, le chagrin ne pouvait être éternel ; elle reprit sa gaieté première, sans, pour cela, oublier son cher cousin.

En deux années elle ne reçut de lui qu'un seul message : il suffit néanmoins pour la rendre heureuse ; Maurice lui restait

fidèle, il annonçait son retour aussitôt que la contrée serait pacifiée et débarrassée des Peaux-Rouges.

A la même époque, sa grand-mère, auprès de laquelle elle vivait, mourut presque subitement ; l'orpheline resta seule et sans amis.

Ce fut alors que se présenta l'occasion d'émigrer en bonne compagnie ; Marguerite la saisit avec ardeur, pour se rapprocher de Maurice et lui éviter les conséquences ruineuses d'un voyage en Europe.

Durant la longue et ennuyeuse traversée, plus d'une fois ses joues devinrent rouges, son cœur battit, en pensant à la joyeuse surprise de son ami. Ce dernier devait être au fort Natchez : ce territoire devait être précisément le lieu de débarquement de l'aimable cargaison que portait le navire : tous les rêves de Marguerite étaient couleur de rose. Elle excitait bien quelque peu l'envie de ses compagnes, par la supériorité de sa beauté, de son éducation, de ses manières : par la tenue séduisante d'une cassette—un bel et bon coffrede fiancée richement garnie ; mais, tout en la jalouant, on ne pouvait s'empêcher de l'aimer ; elle était si modeste, si douce, si attrayante, que tous, hommes et femmes, se laissaient charmer.

A son arrivée, Marguerite devait éprouver un vif désappointement. Maurice n'était point au fort ; il était parti avec plusieurs employés, pour une longue et dangereuse expédition dans l'intérieur, près des Natchitoches, sur un territoire violemment disputé par les Espagnols aux Français.

La jeune fille ne se laissa pas abattre par le découragement ; gardant toutes ses espérances, elle resta sous la protection des bonnes Sœurs dont elle réjouissait l'humble asile comme un gai rayon de soleil.

Plus d'un soupirant vint rôder autour du monastère ; quelques-uns même, essayèrent d'arriver au cœur de Marguerite par l'intermédiaire de ses protectrices ; mais tout fut inutile ; les Ursulines l'aimaient trop pour se prêter à des projets qui l'auraient enlevée à leur affection. Marguerite resta donc dans cette paisible retraite, consacrant son aiguille au service du couvent, conservant à Maurice son amour innocent et sa fidélité ingénue.

—Je vais déposer cela sur la table de sœur Marie ; nous verrons si elle n'aura pas la tentation de cueillir ces fleurs pour les sentir, se dit la jeune fille en contemplant avec orgueil la rose qu'elle venait de broder, et qu'on aurait crue naturelle, tant son coloris était parfait ;—que j'aimerais à l'induire en tentation !... mais elle ne commet jamais la moindre faute, cette sœur irréprochable ! Ah ! pauvre moi ! je ne serai jamais une ursuline, je ne suis pas assez parfaite pour cela.

Moitié parlant, moitié soupirant, Marguerite renversa nonchalamment sa tête en arrière, et fit un mouvement de craintive surprise en apercevant deux yeux étincelants fixés sur elle avec une ardeur étrange.

Son visage devint rouge comme une cerise quand elle reconnut un Indien qui s'était silencieusement approché d'elle, sans qu'elle eût entendu sa démarche légère.

C'était un guerrier de la puissante tribu des Natchez, à laquelle le fort avait emprunté son nom ; les membres de cette peuplade amie venaient rendre aux "visages pâles" de fréquentes visites.

Celui-ci était un de leurs jeunes chefs les plus beaux, les plus braves, les plus renommés. Grand, droit comme un pin de ses forêts, élégant de stature, noble de visage, le chef natchez se drapait dans son riche et fantastique costume et fixait sur la jeune fille des regards brûlants où étincelait la passion à la fois naïve et sauvage de l'enfant des bois.

Comme il passait, chargé d'un message pour le commandant Clopard, au fort, l'indien avait été captivé par la gracieuse vision qui s'offrait à lui ; un seul regard avait allumé en lui un amour profond pour la jeune Française : il était demeuré immobile, contemplant ce doux visage épanoui.

—Comment vous portez-vous ? dit-il sans préambule, en français passable.—Les Natchez s'étaient toujours montrés courtois et bienveillants dans leurs relations avec les Européens.